

Rendre gloire à Dieu

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)
Employé à l'aquarium de New England,
ancien Petit Frère de Jésus

Ce n'était ni une discussion, ni une dispute. J'écoutais tout simplement. Un ami proche parlait de « comment rendre gloire à Dieu ». Pour lui, c'était au moyen de l'amour, pas une notion vague et générale de l'amour, mais un amour manifesté par la compassion pour ceux qui en ont besoin.

Il aurait pu citer la scène du jugement dans Matthieu 25 ou les Béatitudes chez Luc et Matthieu (on m'a récemment fait remarquer que le Sermon sur la montagne chez Luc affirme *bienheureux* les opprimés ou ceux qui souffrent sans tenir compte de leurs qualités morales, alors que chez Matthieu, les *bienheureux* sont des agents de la justice). Mon ami aurait tout aussi bien pu citer le célèbre sermon de Jean Chrysostome : « Veux-tu honorer le Corps du Christ ? Ne le rejette pas lorsqu'il est nu. Celui qui a dit "Ceci est mon corps" a également dit : "Tu m'as vu avoir faim et ne m'a pas donné à manger... ce que tu as fait au plus petit de ceux-là, c'est à moi que tu l'as fait !" Honore Dieu de la manière dont il veut être honoré, pas de celle dont tu penses qu'il devrait être honoré. Pourquoi le Christ aurait-il besoin de calices d'or vides s'il meurt de soif ? Pourquoi aurait-il besoin de vêtements cousus d'or s'il est nu ? Si tu vois quelqu'un qui a faim ou qui est abandonné et que tu

ornes sa table d'une belle nappe en fil d'or, sera-t-il reconnaissant ou indigné ? Ne prendra-t-il pas cela pour de l'ironie et pour une extrême insulte ? »

A ce stade de la discussion, mon ami et moi étions d'accord. Ce qui me dérangeait par contre, c'étaient les implications qui en découlaient. Sa démarche pouvait laisser croire que tout le reste - prières, dogmes, sacrements, liturgie, richesses culturelles des deux millénaires du christianisme, institution ecclésiastique - était secondaire et nous empêchait même d'accomplir l'essentiel. Cette attitude, qui se rencontre souvent chez des gens bons et dévoués et que j'admire profondément, pose un problème difficile à gérer.

La pauvreté de Dieu

Pourquoi Jésus de Nazareth, Parole et Sagesse de Dieu, s'est-il identifié aux pauvres et aux abandonnés ? La réponse la plus profonde que j'ai trouvée est que l'Incarnation - rendue visible dans la vie et la mort, les paroles et les actes de Jésus de Nazareth - est révélatrice de l'Être Dieu, qui peut se vider de lui-même par amour.

Nous croyons en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre, de l'Univers visible et invisible.

L'engagement concret pour la justice et le secours aux souffrants est-il suffisant pour rendre gloire à Dieu ? Rituels, symboliques et institutions sont-ils insignifiants ? Ce serait oublier que le Créateur s'est humblement livré à l'accueil et à l'amour des humains. Et que la croix mène à la Résurrection.

spiritualité

Mais en créant l'humanité à son image et à sa ressemblance, Dieu a renoncé librement à sa toute-puissance et nous a revêtus du pouvoir de le repousser. Le rejeté de Bethléem, le Nazaréen qui s'en va de-ci de-là sur les routes de Galilée en demandant à être écouté et cru, le Roi des juifs incapable de descendre de la croix : voilà l'image de la pauvreté de Dieu, qui s'est fait mendiant par amour. Il ne s'impose pas mais se rend vulnérable à nos options. Léon Bloy disait : « Dieu ne s'est pas complètement senti Dieu jusqu'à ce qu'il fût crucifié. » Saint Thomas d'Aquin, méditant les Béatitudes et le passage de Jean décrivant Jésus qui lave les pieds de ses disciples, écrit : « Il y a une autre chose qui enflamme l'âme pour aimer Dieu : la divine humilité. Dieu tout-puissant se soumit de telle sorte à chacun des anges et à chacun des saints, qu'il devint comme un esclave

Eglise d'un camp de réfugié, Tunisie



qui fait de chacun son dieu. Cette humilité vient de l'abondance de la bonté divine et de sa grâce, comme un arbre ploie sous le poids de ses fruits. » Voilà peut-être pourquoi les pauvres, les abandonnés, ceux qui souffrent sont proclamés *bienheureux* dans les Béatitudes de Luc : ils symbolisent la pauvreté de Dieu et son impuissance. Voilà peut-être aussi pourquoi ceux qui s'identifient aux pauvres entreront au Royaume. La compassion pour les pauvres ouvre à la compassion pour Dieu... et pour soi-même. Car la laideur et la difformité que nous voyons et avons tendance à repérer chez les autres reflètent notre propre misère et notre propre besoin de compassion.

S'occuper de Dieu

Nous pouvons retourner les choses et adopter vis-à-vis de Dieu les mêmes sentiments et les mêmes comportements qu'il a envers nous. Nous avons besoin de Dieu parce que lui-même a choisi d'avoir besoin de nous. Et nous devrions avoir de la compassion pour le Tout-Puissant.

La simple piété chrétienne le réalise instinctivement. Je me souviens de mon angoisse, enfant, pendant la Semaine sainte, en écoutant la lecture de la Passion selon saint Jean et en espérant contre tout espoir que, cette fois, Pilate libérerait Jésus. Naïveté ou vestige d'une pureté et d'une simplicité compromise depuis fort longtemps ? Echo d'un âge du christianisme qui, malgré toutes ses contradictions, était pur de cœur ?

Dieu veut que nous ayons besoin de lui, car il est le premier à avoir besoin de nous. Jésus, l'image du Père, a eu besoin de parents terrestres, de Jean le Baptiste, des apôtres, des femmes qui lui rendaient service, de Marie de Bé-

thanie qui l'oignit pour son enterrement et de Joseph d'Arimatee qui lui offrit une tombe neuve. Ce qu'on nous demande, ce n'est pas seulement de nourrir, de vêtir et de consoler les affligés, mais de reconnaître en eux leur dignité et leur valeur intrinsèques. De même, on nous demande de consoler notre Dieu et de lui rendre gloire, honneur et attention, selon les codes de notre temps et de notre culture.

C'est peut-être là qu'interviennent l'Eglise, la prière, le dogme, la liturgie, etc. Il existe une compassion communautaire pour Dieu, construite au cours de l'Histoire, au moyen des Ecritures et de la Tradition, qui nous unit à la communion des saints et au Jésus historique et qui nous parle dans notre réalité.

L'Eglise en pèlerinage vit immergée dans la réalité de la mort et de la destruction. Nous sommes confrontés chaque jour au péché et à la laideur. C'est notre « pain quotidien », que nous avons d'une manière ou d'une autre à convertir en Eucharistie, le symbole de la Passion du Christ. Car c'est précisément par la croix que la joie est venue dans le monde, par la croix que la vie est entrée dans la mort et a détruit la mort, car là où la vie a pénétré, même au plus profond de l'enfer, la mort ne peut plus exister.

La croix et l'humiliation du Christ sont donc essentielles à la révélation de l'Amour, dont la fin ultime est de nous introduire dans la gloire et la joie de Dieu, dans la Résurrection, triomphe sur la mort et le péché. Il y a là la promesse d'une béatitude à venir.

La beauté, signe de Dieu

Pour nourrir notre espérance dans le pouvoir de la Résurrection, nous avons besoin de symboles du triomphe final,

de l'ultime reconnaissance de la Gloire de Dieu et de la venue de son Royaume.

Dans les Evangiles, la glorification de Jésus est extrêmement discrète : une tombe vide, quelques brèves apparitions pour rassurer ceux qui l'ont aimé. La Transfiguration sur le Mont Thabor est plus spectaculaire et explicite.

Mais depuis le temps de Constantin, l'apparat et la beauté ont été utilisés pour symboliser la grandeur de Dieu et de son Royaume. Avec le risque que ce qui est un symbole de pouvoir soit considéré comme le pouvoir lui-même. Que ce qui est le signe d'un triomphe futur soit utilisé comme justification d'un triomphalisme présent. Nous ne portons pas encore de blanches robes, en suivant l'Agneau partout où il va...

Qu'un tel symbolisme débouche sur des abus ne doit pas nous distraire de sa nécessité. Nous avons besoin de ces signes et Dieu sait que nous en avons besoin. Les grands chefs-d'œuvre chrétiens de la liturgie, de l'art, de la musique, de la littérature ou de l'architecture irradient une beauté qui fait vibrer l'amour au dedans de nous, quelles que soient les intentions de leurs auteurs. Peut-être est-ce cela que voulait dire Dostoïevski à propos de la beauté qui sauve le monde.

Nous avons besoin des signes de la beauté et du pouvoir de Dieu, tout en sachant que ces manifestations sont éphémères : un jour de pluie, la fragilité d'une conversion nous rappellent que ces « triomphes » sont partiels et transitoires. Notre expérience définitive de la Résurrection et de la Glorification de Jésus appartient à une autre dimension.

R. J.

(traduction : Thierry Schelling)